

# L'Image de l'Espagne romanesque dans la « Bibliothèque universelle des romans » (1775-1789)

René Godenne

Volume 2, Number 1, avril 1969

La France et le monde hispanique (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500056ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500056ar>

[See table of contents](#)

---

## Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

## ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

---

## Cite this article

Godenne, R. (1969). L'Image de l'Espagne romanesque dans la « Bibliothèque universelle des romans » (1775-1789). *Études littéraires*, 2(1), 21–32.  
<https://doi.org/10.7202/500056ar>

# L'IMAGE DE L'ESPAGNE ROMANESQUE DANS LA « BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS » (1775-1789)

rené godenne

« L'Espagne a produit de vrais génies; plusieurs de ses Auteurs les plus célèbres ont excellé dans le genre romanesque; leurs ouvrages seront toujours recherchés, comme des chefs-d'œuvre ».

*Bibliothèque universelle des romans*, février 1788, 2<sup>e</sup> vol., p. 63.

Se proposant de recenser les principales œuvres narratives françaises et étrangères qui ont paru depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les rédacteurs de la *Bibliothèque universelle des romans*\* ne pouvaient pas manquer d'en venir à l'Espagne et à sa littérature romanesque<sup>1</sup>.

\* On se reportera à la section *documents* où l'*Avant-propos* du 1<sup>er</sup> volume est reproduit.

<sup>1</sup> Sous la direction du marquis de Paulmy (1722-1767) et du comte de Tressan (1705-1783), la *Bibliothèque universelle des romans* paraît de juillet 1775 à juin 1789 au rythme de 16 volumes par an (un volume double pour les mois de janvier, avril, juillet et octobre, un volume simple pour les autres mois). Au total : 112 volumes (l'édition que j'ai consultée ne comprend pas malheureusement les 12 derniers). Les œuvres sont répertoriées en huit classes : 1° les romans étrangers ; 2° les romans de chevalerie ; 3° les romans historiques ; 4° les romans d'amour ; 5° les romans de spiritualité, de morale, et de politique ; 6° les romans satiriques, comiques et bourgeois ; 7° les nouvelles historiques et contes ; 8° les romans merveilleux. À partir de janvier 1778, les rédacteurs ne conserveront plus que quatre classes : 1° les romans de chevalerie ; 2° les romans historiques (ces deux classes formant « une suite qui ne doit pas être sitôt épuisée », 1<sup>er</sup> vol., p. 2) ; 3° les romans français ou traduits en français ; 4° les romans étrangers qui n'ont jamais été traduits en français. Dans l'histoire des périodiques français du XVIII<sup>e</sup> siècle, la place et l'importance de la *Bibliothèque universelle des romans* restent à préciser : il y a là une mine de renseignements à répertorier, renseignements tout aussi précieux que ceux apportés par l'*Année littéraire*. À ma connaissance, il n'existe qu'un seul article traitant du contenu de cette revue : J. M. Clapp, « An eighteenth-century attempt at a critical view of a novel: The « Bibliothèque universelle des romans », » *Modern Language Association of America*, 1910, pp. 60-96.

Dès le mois de juillet 1776 (1<sup>er</sup> vol.), l'Espagne fait son apparition dans les pages de la revue ; elle n'en sera pratiquement plus absente. Je dénombre trente-sept volumes où il en est question, soit que les rédacteurs se livrent à l'analyse des œuvres proprement dites (dix-sept en tout), soit qu'ils brossent un large panorama de la production épique et narrative<sup>2</sup> (plusieurs volumes traitent du *romance* catalan<sup>3</sup>), soit qu'ils évoquent son influence sur d'autres littératures (à propos des récits de Scarron<sup>4</sup>, du *Nouveau Don Quichotte* de l'Allemand Wieland<sup>5</sup>), soit qu'ils constituent des abrégés de récits historiques (par exemple, est élaborée une *Relation historique et galante de l'Invasion de l'Espagne par les Maures*<sup>6</sup>). Manifestement, c'est avec la plus vive chaleur, la plus grande sympathie que les rédacteurs parlent de l'Espagne<sup>7</sup>. À diverses reprises, le caractère du héros espagnol, voire de l'homme en général, les mœurs de la nation, font l'objet de considérations les unes plus élogieuses que les autres. L'Espagnol, homme austère, orgueilleux, fier, noble, représente une sorte d'idéal :

**Il sera toujours vrai que c'est en Espagne que sont nés les hommes qui se sont distingués par la hauteur des vues en politique; par le courage patient, persévérant, brillant sous les armes, et dans les calamités; par la finesse, le sentiment noble, fier, pur et exhaussé, comme il devrait toujours l'être en fait d'amour et de galanteries (décembre 1782, p. 17).**

D'autre part, les rédacteurs s'efforcent de recréer soigneusement le climat social et artistique qui permit l'éclosion des œuvres analysées. À propos du *Comte Lucanor* de Jean Manuel (1335), ils donnent de précieux renseignements sur certaines cours princières<sup>8</sup>; à l'occasion du résumé du *Tiran le Blanc* de Jean Martorell (1490), ils expliquent les origines de la poésie catalane<sup>9</sup>; ils s'attardent encore au portrait de rois savants et lettrés comme

2 Juillet 1776, 1<sup>er</sup> vol.

3 Novembre 1779, octobre 1783, 2<sup>e</sup> vol.

4 Janvier 1776, 2<sup>e</sup> vol.

5 Septembre 1778.

6 Juillet 1781, 2<sup>e</sup> vol.

7 Après la France (29 000 pages), c'est à l'Espagne que les rédacteurs consacrent le plus grand nombre de pages : 3 500 pour 3 100 à l'Italie, 3 000 à l'Angleterre, 2 000 à l'Allemagne (renseignements fournis par Clapp).

8 Novembre 1781, pp. 3-14.

9 Novembre 1779, pp. 53-83.

Alphonse X<sup>10</sup>; détaillent, afin de nous éclairer sur la condition de l'écrivain d'alors, les vies de Cervantès<sup>11</sup>, de Gracián<sup>12</sup> et de Montemayor<sup>13</sup>; retracent et commentent les grands moments de l'histoire qui inspirèrent les romanciers, notamment tout ce qui concerne les conflits entre les Maures et les Espagnols<sup>14</sup>.

Conséquence de cet intérêt porté à l'Espagne: les rédacteurs lui réservent une place de choix en décidant de commencer par elle leur revue des littératures étrangères. C'est que les Espagnols doivent avoir le pas sur les autres nations par l'abondance et l'ancienneté des fictions. S'ils n'ont pas inventé tous les genres, ils ont perfectionné la plupart d'entre eux, car ils incarnent l'esprit romanesque par excellence:

**Une nation naturellement fière, mais très courageuse, galante et voluptueuse, mais disposée à la jalousie; qui habite un climat brûlant, dont l'ardeur donne plus d'activité à ses qualités estimables, et plus de force à ses passions, une pareille Nation paroît faite pour fournir au genre romanesque plus de Héros et d'Auteurs qu'aucune autre (juillet 1776, 1<sup>er</sup> vol., p. 7)<sup>15</sup>.**

Les Espagnols se sont particulièrement distingués dans trois genres: les romans historiques tout d'abord, parce que « L'histoire d'Espagne fournit tant d'époques intéressantes, et dont les circonstances peuvent être si aisément ornées des grâces de la fiction<sup>16</sup>; les romans d'amour ensuite, pour lesquels les Espagnols semblent avoir été faits et qui servirent de modèles aux écrivains français: « Cet Amour délicat, circonspect, qui chemine si lentement, qu'il n'arrive à ses fins que par une longue suite d'événemens extraordinaires, ces jalousies raffinées, ces tracasseries sans fonde-

<sup>10</sup> Novembre 1781, pp. 3-14.

<sup>11</sup> Juillet 1776, 1<sup>er</sup> vol., pp. 16-18.

<sup>12</sup> Mai 1778, pp. 2-12.

<sup>13</sup> Novembre 1778, pp. 58-60.

<sup>14</sup> Voir par exemple, le 1<sup>er</sup> vol. de janvier 1778 (pp. 7-11).

<sup>15</sup> Cet esprit se retrouve même dans quelques pièces de théâtre que les rédacteurs rangent dans la catégorie des romans: « [*La Dorotea*, 1632, de Lope de Vega] peut tenir au genre dramatique par le dialogue, mais c'est tout; et, par rapport à nous, une pièce en six actes immenses, dont l'action est nulle, sans intrigue, qui, du reste, est semée d'une foule de poésies en tout genre, et de digressions qui passent les privilèges de l'Épisode, une pièce de cette fabrique, disons-nous, ne peut être appelée Comédie, mais un Roman d'un tissu singulier » (janvier 1778, 1<sup>er</sup> vol., p. 4).

<sup>16</sup> Juillet 1776, 1<sup>er</sup> vol., p. 9.

ment, tout cela nous est venu des Espagnols<sup>17</sup> »; enfin les nouvelles, «... genre favori des Romanciers Espagnols, et dans lequel ils ont surpassé les Italiens qui en ont été les Inventeurs<sup>18</sup> ».

Pour leur voyage à travers l'Espagne « romancière », les rédacteurs suivent le principe général qu'ils ont décidé d'adopter au début du premier volume de juillet 1775: ne pas restituer l'œuvre dans son intégralité, mais en donner une large idée en la résumant à grands traits, constituant, par là, selon leurs paroles, de véritables « miniatures de romans<sup>19</sup> ». Et c'est peut-être pour la littérature espagnole qu'ils appliquent le plus rigoureusement cette façon de procéder. Le fait paraîtra paradoxal après ce qui vient d'être dit, mais s'explique très bien. S'ils louent sans réserve les chefs-d'œuvre espagnols, les rédacteurs estiment toutefois être en présence de récits tellement passés de mode en raison de leurs sujets et si différents de par leur esprit qu'ils doivent être adaptés au goût de leurs lecteurs français. Dans le compte rendu de la *Diane* de Montemayor (1559), ils supprimeront par conséquent les discussions galantes et la plupart des complaints amoureuses ressenties comme d'inutiles ornements; dans celui de l'*Histoire des guerres civiles de Grenade* de Pérez de Hita (1588-1604), ils passeront allègrement sur toutes les descriptions<sup>20</sup>. Le nombre de pages d'un volume consacrées au résumé d'un roman est ainsi généralement assez réduit. Une exception cependant: *Je Criticón* de Gracián (1651-1657), dont la relation s'étend, sans qu'on sache pourquoi, sur un volume entier.

Il apparaît vite que les rédacteurs accordent leurs préférences à un genre d'histoire bien déterminé. Sur les dix-sept œuvres

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>19</sup> Juillet 1775, 1<sup>er</sup> vol., p. 5.

<sup>20</sup> Janvier 1778, 2<sup>e</sup> vol. [Un autre exemple: les rédacteurs reconstituent les faits de *Persiles et Sigismond* de Cervantès (1617) selon un ordre chronologique, ordre que n'avait pas voulu l'auteur: «... une tête française, et de sang-froid, doit avoir eu quelque peine à extraire un pareil ouvrage; et si en l'extrayant nous-mêmes, nous eussions suivi la marche inégale de l'auteur Espagnol, en nous contentant de corriger une partie de ses écarts, je ne crois pas qu'il y eût dans notre patrie de Lecteurs que nous n'eussions fatigués, et peut-être rebutés: c'est cependant un très beau roman [...] il a fallu refondre ce roman, pour ainsi dire en entier, et annoncer, dès le commencement, ce que Cervantès n'apprend qu'à la fin. Nous nous sommes donnés volontiers cette peine, dans l'espérance de plaire aux deux Nations, à la nôtre qui n'aurait pas eu la patience de lire ce roman, s'il lui avoit été autrement présenté, et à l'Espagnole, à qui nous aurions fait perdre, pour ainsi dire, l'honneur d'avoir fait un si bel Ouvrage, si nous en avions mal tourné une partie » (juillet 1776, 1<sup>er</sup> vol., pp. 19-20)].

recensées, dix sont, en effet, des récits d'amour chevaleresque, chansons de geste, *romances* ou romans d'aventures. Plus on avance dans la lecture de la *Bibliothèque universelle des romans*, plus on se rend compte que les rédacteurs considèrent ces récits non seulement comme l'expression la plus parfaite de la littérature espagnole, mais surtout comme le meilleur exemple qu'on puisse trouver de poésie romanesque à l'état pur :

**Il faut avouer que ces sujets, où la vérité ressemble à la fiction, ont une sorte d'originalité noble et un vernis d'antiquité bizarre. Les physionomies, les actions, le ton, les mœurs, sont d'une nature poétique et attachante. Il en est de ces sujets, dans l'Histoire, comme de certains sites pittoresques dans la Nature. On croiroit, au premier coup d'œil, qu'ils n'ont pu être arrangés que par l'Art; et rien n'est plus éloigné de l'Art. Tout figure de soi-même; tout est de caractère; et ce sont ces objets, qui semblent d'abord étranges, qui retiennent les yeux, et qui frappent d'un intérêt plus particulier l'imagination et le sentiment (mars 1783, p. 5) <sup>21</sup>.**

Dès lors, on ne tarit pas d'éloges sur des histoires comme l'*Amadis de Gaule* (1508) <sup>22</sup>, les romances de Bernardo del Carpio <sup>23</sup>, de Rodrigue, dernier roi des Goths en Espagne, de Pedro del Corral (1443) <sup>24</sup>, du *Cid* <sup>25</sup>, *le Tiran le Blanc*, l'*Histoire des guerres civiles de Grenade*, *la Prison d'amour* (1492) et *Arnalte et Lucinde* (1491) de Diego de San Pedro <sup>26</sup>. Considérons, à titre d'exemple, ces louanges dithyrambiques décernées aux héros du *Tiran le Blanc* :

<sup>21</sup> Voir aussi juillet 1783, 2<sup>e</sup> vol., pp. 24-25; octobre 1784, 2<sup>e</sup> vol., p. 4.

<sup>22</sup> Juin 1779. Tressan, qui en a fait une « traduction libre », revendique cependant pour la France la paternité de l'œuvre : « ... c'est là [à la Bibliothèque du Vatican] qu'il [Tressan] se rappelle d'avoir vu l'*Amadis de Gaule*, écrit dans un très vieux langage, que d'Herberay [premier traducteur français], caractérise en le nommant *langue Picarde*, fondé sur ce que le jargon du Paysan Picard est précisément encore le même que celui dans lequel les Romanciers de la fin du règne de Philippe-Auguste, et des règnes de Louis VIII et de saint Louis ont écrit, c'est ce qui lui fait présumer, avec bien de la vraisemblance, que l'origine de l'*Amadis de Gaule*, est de la main de nos anciens Romanciers Français; et que les Auteurs Espagnols n'ont été que les Traducteurs de cette première partie des *Amadis*, et les continuateurs de ce célèbre Roman » (janvier 1779, 2<sup>e</sup> vol., pp. 48-49).

<sup>23</sup> Juillet 1782, 2<sup>e</sup> vol.

<sup>24</sup> Octobre 1782, 1<sup>er</sup> vol.

<sup>25</sup> Juillet 1783, 2<sup>e</sup> vol.

<sup>26</sup> Juillet 1779, 1<sup>er</sup> vol. et 2<sup>e</sup> vol.

---

... Quel brillant caractère que celui de ce Héros! comme il est brave! comme il est bon! et comme il aime! Et sa chère Carmesine! Rien n'est égal à la vérité de ce caractère: c'est la pure nature. Elle aime si éperdûment, mais avec tant de douceur et d'ingénuité, que je ne sais qu'Oriane à lui donner pour sœur. Tous les caractères y sont merveilleusement distingués, gradués et mis en mouvement. Le dramatique de cet Ouvrage est surtout étonnant pour le siècle où il fut composé; et, je serois embarrassé s'il falloit dire de combien il s'en faut que je ne le prenne pour une Épopée (novembre 1779, p. 65<sup>27</sup>).

---

À plusieurs reprises, les rédacteurs prennent la plume pour se justifier de rapporter si souvent des extraits d'une littérature qui détonne tant par rapport aux récits moralisants et d'inspiration bourgeoise de leur époque. Il y a là, chez les rédacteurs aristocratiques, une véritable nostalgie des temps héroïques de la chevalerie. Écoutons-les, — le passage est étonnant —, stigmatiser les mœurs de leur temps pour célébrer avec admiration les vies des héros espagnols:

---

Si nous avions à craindre qu'on nous reprochât de revenir trop souvent sur le genre héroïque, nous craindriens aussi d'être obligés de répondre ce qu'il faudroit. Nous demanderions si cet héroïsme, qui n'est pas celui des fabuleuses épées, ne peut-être encore souffert comme pour faire diversion à nos doux romans galans et bourgeois; s'il n'est pas possible que, tout en aimant à l'adoration, un tendre Marquis dans une lecture, un Chevalier charmant ou un Duc de bien bonne pâte, s'il n'est pas possible que la curiosité des Dames se réveille pour jeter un coup d'œil sur ces terribles hommes du temps passé? Mais ils ne savent point filer une conversation de sentimens; mais ils ne parlent que de tête, en mots superbes, en grandes pensées; mais ils aiment trop énergiquement! Ce sont de grands défauts auxquels on ne doit cependant pas refuser quelque indulgence, car il seroit possible que nous redevinssions grands, si la grandeur redevenoit un moyen de plaire (juillet 1783, 2<sup>e</sup> vol., pp. 5-6)<sup>28</sup>.

---

<sup>27</sup> Si le comte de Caylus a rendu un service inestimable à la France en traduisant ce livre,— à la vérité, en l'adaptant —, il a eu tort de l'abrégé: «... il eût, à coup sûr, intéressé plus de personnes, s'il eût conservé dans son analyse plus de ces beaux préceptes épisodiquement enchâssés dans chaque Livre de l'original». (*Ibid.*).

<sup>28</sup> Voir aussi janvier 1788, 1<sup>er</sup> vol., p. 9.

---

---

Narrations exemplaires, les *Amadis* et autres *Tiran le Blanc* constituent aussi de merveilleux récits d'évasion :

---

Le tendre ami des Lettres et des Hommes, fatigué de la morgue de tant d'orgueilleux Auteurs qui se sont cru des talens, parce qu'ils avoient de la mémoire et de la souplesse, revient se consoler parmi ces premiers Auteurs sans science, mais du moins ingénus. Il revient comme un homme dégoûté du monde revient à trouver ses plaisirs dans le jeu des enfans, et à babiller incorrectement avec eux. Tel est, je crois, l'espèce de sentiment qui nous ramène vers le berceau de la littérature (juillet 1783, 2<sup>e</sup> vol., p. 10).

---

Là encore, les rédacteurs ont l'occasion de s'élever avec véhémence contre le siècle des Lumières qui a mis sous le boisseau pareil type d'histoire :

---

... Le siècle de la raison a malheureusement trop tôt éclipsé ces fables charmantes: les illusions et les mystères s'évanouissent devant le flambeau de la raison; et le sentiment que nourrissent des illusions chéries, s'évanouit avec elles (juin 1779, p. 6<sup>29</sup>).

---

Cet hommage rendu à un aspect particulier de la littérature espagnole entraîne les rédacteurs dans des voies pour le moins étonnantes. Ainsi Tressan et quelques autres racontent des histoires romanesques prétendûment tirées de manuscrits espagnols (ils poussent la coquetterie jusqu'à donner le titre en espagnol!) : *l'Histoire merveilleuse et mémorable des prouesses et des amours de Don Ursino le Navarrin, et de Dona Inez d'Oviedo*<sup>30</sup>, *le Livre du déterminé chevalier le comte de Partinuples qui fut empereur de Constantinople*<sup>31</sup>, *l'Histoire de Don Luzman*<sup>32</sup>, *les Exploits et les amours du bon Gazoul, chevalier Maure Grenadin, selon la chronique et les écrits qui ont traité des choses relatives à l'Histoire de Grenade*<sup>33</sup>, *Mahomet-le-Gaucher, roi de Grenade*<sup>34</sup>, *le Reste des vaillans dans la Grotte de Covandonque, et les victoires de l'infant Don Pelage, véritable et fameuse histoire, pleine de divers incidens d'Amour et de*

---

29 Voir aussi octobre 1784, 2<sup>e</sup> vol., p. 5.

30 Janvier 1779, 2<sup>e</sup> vol., pp. 47-142 (par Tressan).

31 Novembre 1779, pp. 51-178 (par Couchu).

32 Mai 1779, pp. 51-178 (par Mayer).

33 Mai 1780, pp. 7-112.

34 Juillet 1782, 1<sup>er</sup> vol., pp. 3-50.

---



*Guerre*<sup>35</sup>, *le Duel d'Albayaldos*<sup>36</sup>. À mon sens, ces créations originales, sortes de compilations à partir de textes dont il n'est jamais donné la source, sont le témoignage le plus éloquent de l'engouement que suscite, chez les rédacteurs, la lecture des vieux livres de chevalerie espagnole.

Tout en admiration devant les récits romanesques, Paulmy et ses collaborateurs ne pouvaient évidemment que manifester les plus expresses réserves quant à des productions réalistes et picaresques comme *la Vie de Gusmán d'Alfarache* de M. Alemán (1599-1604)<sup>37</sup>, *la Vie de Lazarillo de Tormes* (1554)<sup>38</sup>, *la Fouine de Séville* de Castillo Solorzano (1632)<sup>39</sup>. Remarquons tout de suite le petit nombre d'œuvres de ce type qui est relevé. Certes, les rédacteurs reconnaissent à l'écrivain le droit de peindre la réalité telle qu'elle est, et la réalité la plus basse, la plus prosaïque, mais ils tombent d'accord pour déclarer que tout cela est bien plat :

L'Auteur [de *Lazarillo de Tormes*] semble n'avoir pu étendre ni relever son sujet par les idées, non plus que l'égayer ni l'orner par les traits et les peintures. Il a chargé des images grossières avec une dégoûtante exagération; il y a quelquefois oublié le respect des bonnes mœurs; et le pire, c'est qu'il a manqué de goût et d'imagination (août 1781, p. 17).

La peinture des mœurs populaires ne saurait être source d'inspiration :

Il faut convenir que rien n'étoit aussi dégradé que le caractère du Peuple Espagnol, du temps de Philippe IV. Ce qui est absolument bas ne fournit rien à l'Écrivain, et il ne mérite que le reproche de traiter des matières sans intérêt. Quelles ressources de comique pouvoit-il [Castillo Solorzano] tirer d'un Caractère composé d'orgueil, de paresse, d'ignorance, d'avarice, de perfidie et de libertinage? (décembre 1782, pp. 8-9).

En raison d'un tel parti-pris, on réalise aisément à quel point le commentaire des trois romans picaresques peut être décevant et appauvrissant. Les rédacteurs passent à côté du vrai sens des

<sup>35</sup> Mars 1783, pp. 3-164.

<sup>36</sup> Mai 1784, pp. 3-83.

<sup>37</sup> Juillet 1776, 2<sup>e</sup> vol.

<sup>38</sup> Août 1781.

<sup>39</sup> Décembre 1782.

œuvres, ne comprenant absolument pas leur portée exacte. Jamais ils ne mettent l'accent sur ce qui fait leur originalité et tout leur intérêt : à savoir la peinture des mœurs si remarquable et la réflexion morale qui s'en dégage. Ainsi, à propos de *Gusman d'Alfarache*, les rédacteurs émaillent le résumé de remarques défavorables qui condamnent le sujet même, préférant s'en tenir au contenu des nouvelles intercalées, parce qu'elles sont comme de petites pierres précieuses au milieu d'un bourbier :

Heureusement qu'un galant homme, avec qui [Gusman] marche de compagnie, lui conte pour l'amuser, une nouvelle espagnole intitulée : Histoire amoureuse d'Osmin et de Daraxia. Cette histoire est assez intéressante, pour que nous croyions devoir en donner un extrait étendu. Elle vaut mieux que les aventures ridicules et comiques, qui composent le fond de l'ouvrage. Matthieu Alleman, ne tire de cette nouvelle aucune morale; mais on lui pardonne volontiers en faveur de l'intérêt (juillet 1776, 2<sup>e</sup> vol., p. 11) <sup>40</sup>.

D'autre part, on sent une intention d'affirmer, en ce domaine, la supériorité de l'écrivain français sur le romancier espagnol. La comparaison entre *Gusman d'Alfarache* et *Gil Blas de Santillane* tourne nettement en faveur de Lesage, qui a surpassé son modèle :

... L'ouvrage espagnol est donné comme un roman moral, et le François comme un roman comique. Pourquoi cela? Ce n'est pas qu'il y ait dans l'une et l'autre le même fonds comique, et qu'on ne puisse tirer les mêmes conséquences philosophiques, mais c'est que dans l'Ouvrage Espagnol, les conséquences sont toutes amenées par des raisonnements très-longs, souvent très-ennuyeux, dans *Gil Blas*, au contraire, quoique le héros passe, comme Gusman, par toutes sortes de situations et d'états, on laisse au lecteur le plaisir de tirer des conclusions des différentes positions où il se trouve.

On doit concevoir que c'est là la bonne et la meilleure manière de faire un roman moral (juillet 1776, 2<sup>e</sup> vol., p. 84).

Cette façon de comprendre et d'envisager la littérature espagnole, on la retrouve quand il s'agit de faire l'éloge du plus célèbre de

<sup>40</sup> L'opinion de Lesage était bien plus juste : « . . . Les faits que [les romans picaresques] contiennent sont des tableaux de la vie civile, des portraits qui corrigent sans qu'on s'en aperçoive, en offrant aux yeux des images qui, passant dans l'âme, y font plus d'impression que n'en pourroient faire tous les préceptes de la morale. En un mot, ils instruisent par l'exemple » (*Œuvres de Lesage*, « Préface » à *Gusman d'Alfarache*, Paris, Ledoux, 1828, V, pp. 2-3).

ses auteurs: Cervantès<sup>41</sup>. Par exemple, lorsque les rédacteurs analysent les *Nouvelles exemplaires* (1613), ils s'attardent surtout aux narrations romanesques et sentimentales: « le Jaloux d'Estramède » et « la Force du sang<sup>42</sup> ». S'ils résument des récits plus réalistes comme « l'Illustre Laveuse de Vaisselle » et « le Licencié de verre », ils admettent avec difficulté la peinture des mœurs populaires:

**On ne croit pas que la peinture de pareilles mœurs doive trop plaire à des Lecteurs françois, malgré la fécondité d'imagination et les épisodes plaisans que l'on trouve dans cette anecdote [« L'Illustre Laveuse de vaisselle »], ainsi que dans toutes celles qui sont sorties de la plume du même auteur (janvier 1788, 2<sup>e</sup> vol., p. 17).**

Dans ces conditions, on comprendra qu'il ne soit pas question du « Colloque des chiens » ni de « Rinconete et Cortadillo ».

D'une certaine manière, c'est une même intention qui guide les rédacteurs à préférer les extraordinaires et invraisemblables aventures de *Persiles et Sigismond* à celles du *Don Quichotte*. Ils feront donc le résumé détaillé de la première œuvre, œuvre de second plan s'il en est, tandis que, sous le prétexte qu'il serait impossible de donner une idée suffisante du *Don Quichotte* dans des limites aussi restreintes, ils se contentent de rendre compte du contenu de ses nouvelles intercalées.

□ □ □

Le bilan de cette revue de la littérature espagnole est en définitive assez décevant. Le jugement porté par les rédacteurs apparaît tout à la fois sommaire et superficiel. De plus, il est bien conforme à la critique du XVIII<sup>e</sup> siècle en ce qu'il se fonde essentiellement sur des critères d'ordre moral. Faut-il dire que ce panorama est incomplet? Des œuvres picaresques comme la *Justina* de López de Ubeda (1605), le *Marcos de Obregón* de Vicente Espinel (1618), l'*Histoire de la vie du coquin appelé don Pablos* de Quevedo (1626) sont à peine mentionnées, mais on sait pourquoi.

41 Voir juillet 1776 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> vol.

42 « La Force du sang » jouit, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une faveur particulière aux yeux des nouvellistes français: M<sup>me</sup> de Gómez l'adapte dans *Les Journées amusantes* (Paris, Au Palais, 1722, VI, 1<sup>re</sup> partie, 17<sup>e</sup> journée) et Florian dans les *Mélanges de poésie et de littérature* (Paris, Didot, 1787). Sur ce sujet, je renvoie à mon article: « Cervantès raconté par Florian: deux adaptations peu connues des *Nouvelles exemplaires* », *Studi francesi*, Anno XII, fasc. III, septembre-décembre 1968, pp. 479-484.

Si les rédacteurs citent, au premier volume de juillet 1776, les nouvelles de Montalvan et de Zayas, ils n'y reviennent plus par la suite. De grandes œuvres comme le *Livre du fameux Palmerin de Oliva* (1511), la geste des *Enfants de Lara* (1300), pour n'en citer que quelques-unes, sont également absentes. On fera la même remarque pour les nombreux récits de voyages des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Enfin, on ne découvrira jamais la moindre allusion à la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. Cependant, l'image de l'Espagne vue à travers la loupe déformante des rédacteurs n'est pas sans intérêt : elle nous renseigne sur un état d'esprit qui règne, à un moment donné, chez un certain nombre de Français. Et la préférence accordée aux romans héroïques espagnols trahit, de leur part, un désir non avoué mais à peine déguisé d'une littérature considérée non plus comme un véhicule d'idées morales ou sociales mais comme un moyen d'évasion. Le romantisme n'est pas loin.

*Université Laval*

---

43 Dans ce domaine, les rédacteurs avouent leur complète ignorance : « Nous sommes forcés, en finissant cet article, d'avouer que nous ne sommes pas en état de nous expliquer sur l'état actuel des Romans en Espagne. Nous ne savons à quel genre les Auteurs Modernes de fictions s'attachent aujourd'hui, et s'il y a même de la fertilité chez eux » (juillet 1776, 1<sup>er</sup> vol., p. 16). À l'occasion, ils sont amenés à parler du théâtre espagnol : ici, une simple allusion au nom de Calderón « fameux dramatique » (juillet 1776, 2<sup>e</sup> vol., p. 122) ; là, une opinion sur la comédie : « ... les Ouvrages dramatiques de cette Nation brillent plus par la singularité des personnages et des événemens, que par la sagesse et l'habileté de la conduite » (janvier 1776, 2<sup>e</sup> vol., p. 48).

